

La question de la « valeur » et de son « abolition »

La revendication de l'« abolition de la loi de la valeur » semble être un point incontournable à la qualification de « communiste », que ce soit du côté marxiste ou du côté libertaire, sans que la signification à donner à ce concept soit clair. L'expression est fort mal venue, d'ailleurs. En effet, si on est dans un registre scientifique (à prétention scientifique, dans le cas qui nous occupe), une « loi » ne s'« abolit » pas, ne peut pas être « supprimée ». Elle peut tout au plus être *dépassée*, parce qu'une nouvelle loi plus pertinente est venue la remplacer. Il ne s'agit donc plus de « supprimer la loi de la valeur », il s'agit soit de la remplacer par autre chose, soit de supprimer le cadre économique, technique, social, etc. qui fait qu'un objet puisse avoir une « valeur ». La notion de « loi de la valeur » n'est qu'une hypothèse de travail, et sa « suppression » une simple conjecture.

A propos de la Théorie de la valeur de Christiaan Cornéliissen

Dans le débat entre anarchisme et marxisme sur la question de la valeur, il y a un grand absent : Christian Cornelissen, qui publia entre 1903 et 1944 un monumental *Traité général de science économique* en 6 volumes. Le premier volume, suivant en cela Proudhon et Marx, est une *Théorie de la Valeur*, publié en 1903, livre destiné à réfuter la théorie de valeur-travail que les économistes classiques aussi bien que Karl Marx ont défendue ¹.

Il n'est pas dans mon intention, ni de ma compétence, de faire une analyse approfondie de la théorie de la valeur chez Cornéliissen ou de ses conceptions générales en économie ². Il faudrait pour cela prendre le temps de lire attentivement et d'analyser une œuvre monumentale que nous ne faisons que commencer à redécouvrir. Notre intention est simplement de donner quelques indications destinées à montrer que cette question, qui est d'un intérêt primordial, a été traitée de manière approfondie par un auteur anarchiste qui malheureusement est tombé dans l'oubli dans le mouvement libertaire ³.

¹ Tome 1 : *Théorie de la valeur avec une réfutation des théories de Rodbertus, Karl Marx, Walras, Stanley Jevons & Boehm-Bawerk*, Schleicher frères éd. 1903.

Tome 2 : *Théorie du salaire et du travail salarié*, 1933, 2^e éd. entièrement revue, 724 p.

Tome 3 : *Théorie du capital et du profit*, 1926, 2 vol., 466-662 p.

Tome 4 : *Théorie de la rente foncière et du prix des terres*, 1930, 380 p.

² Christiaan Cornéliissen, *Théorie de la valeur, avec une réfutation des théories de Rodbertus, Stanley Jevons & Böhm-Bawerk* (2^e édition entièrement revue), Éd. M. Giard & É. Brière, 1913.

³ Je me suis librement inspiré de l'étude de Frank Kalshoven, « Preserving Dutch Marxism

Dans la période 1900-1916 existait une école marxiste néerlandaise clairement distincte du marxisme « orthodoxe » de la II^e Internationale et de l'école marxiste autrichienne. Cependant, les membres de cette école néerlandaise ne parvinrent pas à s'imposer comme courant d'idées et ne réussirent pas à susciter une relève. Deux auteurs se distinguèrent à cette époque, influençant la nouvelle génération d'économistes socialistes qui s'était imposée dans l'entre-deux-guerres : Rudolf Kuyper et Christiaan Cornelissen ⁴.

La France également connaissait une crise de l'intelligence critique. Au contraire de pays comme l'Angleterre, l'Italie, les Etats-Unis, l'Allemagne et la Russie, la publication du Livre III du *Capital*, publié en allemand en 1894 et traduit en français en 1901, ne suscita que des comptes rendus décevants, au contraire de ceux d'Émile Vanderwelde, Léon Winiarski, N. Slepzoff ⁵. Dans un texte datant de 1894, Georges Sorel écrit dans « L'Ancienne et la nouvelle métaphysique » que « les philosophes ont, en France du moins, peu étudié les œuvres de l'école marxiste ; les gens savants se bornent à en savoir ce que dit M. de Lavelaye ⁶ ; mais beaucoup ne se donnent pas la peine d'en savoir si long ⁷. »

Gérard Jorland écrit qu'à l'époque, « la seule tentative originale fut l'œuvre de Cornelissen qui consacra un livre entier à renverser la théorie marxiste de la valeur et montrer que les prix de production sont la règle générale, la valeur-travail un cas particulier, celui où les coûts de production se réduisent à des coûts en travail. Mais ce cas n'était pas plus actuel qu'historique, il n'était ni celui du capitalisme moderne ni celui d'une économie primitive ou du travail servile, où la coutume l'emporte sur la concurrence dans la détermination des rapports d'échange, mais celui du seul précapitalisme ⁸. »

Le sociologue polonais, Léon Winiarski, résume la question de la valeur d'une manière qui concorde et qui pourrait résumer celui de Cornelissen :

from Rigidity ? Marxism and Marginalism in the Netherlands Before World War 1 », Publiée par Ian Steedman en 1995 dans *Socialism and Marginalism in Economics 1870-1930*, Routledge.

⁴ Il n'est pas dans le propos du présent travail de développer les thèses de Rudolf Kuyper.

⁵ • Émile Vanderwelde (1866-1938), « Le livre III du *Capital* », *Annales de l'Institut des Sciences sociales*, 1889 n° 6, p. 439-486.

• Léon Winiarski, « Etude critique sur le troisième volume du *Capital* de Karl Marx », R.E.P. XI, mai 1897), p. 435.

• N. Slepzoff, « Analyse du Troisième livre du *Capital* de Marx », *La Revue socialiste*, XXVII -1998) 55-58 et 195-210.

⁶ Emile de Laveleye (1822-1892), économiste belge, proche des « socialistes de la chaire », favorable au protectionnisme et à une certaine intervention de l'Etat. Il publia beaucoup en France.

Voir aussi : Jacqueline Cahen, « La réception de l'œuvre de Karl Marx par les économistes français (1871-1883) », *Mil neuf cent* n° 12, 1994.

⁷ Cf. *D'Aristote à Marx*, Paris, Marcel Rivière, 1935.

⁸ Gérard Jorland, *Les Paradoxes du capital*, Odile Jacob, 1995, (p. 214).

« La valeur est un phénomène complexe qui exprime la totalité des conditions d'un système économique, et il est impossible de le réduire à un seul élément : travail ou utilité, même compris de la façon la plus large ⁹. »

En effet, Cornéliissen introduit deux éléments importants dans son analyse : a) la pluralité des facteurs entrant dans la détermination de la valeur ; b) le caractère historique de celle-ci, dans le sens qu'elle se définit de manière diverse selon la période historique et les conditions générales de la production.

Pour les économistes classiques tel qu'Adam Smith, la valeur d'un bien dépend du nombre d'heures de travail nécessaires pour sa fabrication — point de vue repris par Marx et Proudhon. Au XIX^e siècle, des économistes tel qu'Alfred Marshall soutinrent que c'est en réalité l'utilité d'un bien qui détermine sa valeur. Mais d'autres principes, tels que l'abondance et la rareté, contribuent également à fixer le prix des biens. Un objet rare et précieux, comme le diamant, qui demandera beaucoup d'heures de travail pour être produit, n'est pas nécessairement utile à la survie des personnes, mais il coûtera plus cher qu'un produit vital mais abondant comme l'eau, qui est pourtant essentielle. Ce n'est donc pas l'importance d'un produit qui fixe la valeur d'un bien, mais bien la rareté alliée à l'attrait du produit, autrement dit une donnée subjective. Il suffirait que tout le monde cesse soudainement d'accorder le moindre intérêt aux diamants pour que leur valeur s'effondre. C'est ce que dit Cornéliissen :

« Lorsque les personnes désirant acquérir des pierres précieuses ne sont pas disposées à compter dans leurs estimations personnelles avec les conditions de la production et font des offres sensiblement au-dessous des prix du marché, ces biens qui sont rares et difficiles à apporter au marché cesseront d'être produits et mis en vente et disparaîtront à la longue du rang des richesses satisfaisant des besoins et désirs humains » (p. 78).

Cependant le marginalisme ne peut pas donner une explication rationnelle à l'ensemble des événements en rapport à la valeur des biens sur le marché, car il se base sur un marché où l'offre et la demande sont en équilibre, ce qui n'est pas le cas dans la réalité. Le marginalisme a été, entre 1870 et 1890, une rupture dans l'histoire économique : on parle même de « révolution marginaliste » . Se met alors en place une pensée alternative à la pensée économique classique – et au marxisme.

⁹ Léon Winiarski, « Etude critique sur le troisième volume du *Capital* de Karl Marx », R.E.P. XI, mai 1897), p. 435.

Il trouve son origine dans la pensée de trois auteurs :

- L'Anglais William Stanley Jevons, auteur de *The Theory of Political Economy* (1871) ;
- L'Autrichien Carl Menger, auteur des *Grundzüge* (1871) ;
- Le Français Léon Walras, auteur des *Éléments d'économie politique pure* (1874-1877).

Notons que ces auteurs écrivaient peu de temps après la publication du *Capital*, et que leurs théories attirèrent de nombreux théoriciens socialistes en Angleterre et en Allemagne. La notion de « marge » vient de l'idée selon laquelle le prix d'un produit est relatif à la dernière unité disponible ou produite. La valeur de chaque unité d'un bien est d'autant plus forte que la quantité totale disponible est plus réduite, et c'est à partir de ces valeurs « marginales » que les échanges déterminent les prix. Il y a donc dans la détermination de la valeur une part de subjectivité.

Cornéliissen remet en cause la théorie marxienne de la valeur selon laquelle la valeur d'échange d'une marchandise est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à sa production. Plus la production d'une marchandise demande de temps, plus cette marchandise aura une valeur importante.

L'idée est que si on décompose le prix d'une marchandise en ses éléments constituants et qu'on remonte suffisamment loin, on ne trouve que du travail. En effet, le prix d'une marchandise peut être ramené à quatre éléments :

- l'amortissement du capital fixe (entretien du matériel, etc.) ;
- l'amortissement du prix des matières premières ;
- le salaire ;
- la plus-value.

Le salaire et la plus-value sont du travail pur. Le prix des matières premières est composé en partie du salaire des travailleurs utilisés pour les extraire, en partie du prix d'autres matières premières et de l'amortissement du capital fixe. Le prix du capital fixe se décompose lui-même en une partie de travail et une partie de matières premières, et ainsi de suite. Quand on continue cette analyse suffisamment longtemps, la proportion du travail dans le prix de la marchandise tend vers 100%.

Marx croit prouver sa thèse au début du *Capital*. Selon lui pour que des marchandises puissent être échangées, il faut qu'elles soient comparables l'une à l'autre, donc qu'elles aient un point commun. Il faut donc trouver entre ces marchandises un point commun, et le seul point commun qu'elles aient est qu'elles sont des produits du travail humain.

Pour Cornéliissen, Marx fait partie d'un « courant objectiviste » dans la science économique, qui « part de Quesnay et, en passant par Ricardo et Rodbertus, s'écoule dans le système économique complet de Karl Marx » . Il

souligne le paradoxe de ce courant qui constitue une « doctrine d'abstractions malgré les capacités extraordinaires d'analyse des conditions réelles de la vie dont Marx surtout a fait preuve » (p. 9). Cornélissen reproche à Marx d'exclure du marché des marchandises la concurrence et toutes les conditions qui font précisément le marché » :

« il pose une valeur abstraite à la place de la valeur d'échange que les articles possèdent en réalité. Il juge que la valeur d'échange des marchandises consiste dans le travail socialement nécessaire « à leur production (ou reproduction) et qu'elle est mesurée par la durée de ce travail (1). C'est d'après cette valeur-de-travail que les marchandises s'échangent comme "équivalentes" au marché métaphysique inventé par Marx. Il est vrai que les marchandises peuvent être vendues à des prix qui s'écartent de cette valeur, mais, dit Marx, "cet écart apparaît comme une infraction à la loi de l'échange des marchandises (*aber diese Abweichung erscheint als Verletzung des Waarenaustausches*)". Dans la détermination de cette valeur, du reste, Marx n'agit pas autrement que son maître Ricardo ; celui-ci, en effet, ne s'occupe jamais de la valeur d'échange réellement existante et continuellement variable des marchandises, valeur qu'il désigne par le nom de "prix courant", mais de ce qu'il appelle, par opposition à la première, le "prix naturel" des marchandises. » (Cornélissen, p. 9)

Cornélissen considère que la théorie de la valeur exposée et élaborée par Karl Marx d'après l'école classique de Smith-Ricardo, de même que la théorie de la « plus-value » qui repose sur elle et que l'explication qu'il donne du salaire, du profit d'entreprise, de l'intérêt et de la rente foncière, etc., cette théorie, donc, est « devenue dans ses mains une théorie d'abstractions métaphysiques, clairement contredite; çà et là par les faits sociaux réels » . C'est si vrai, ajoute Cornélissen, que dans le troisième volume de son *Capital*, « Marx oppose lui-même à sa vieille théorie de la valeur-de-travail une théorie de l'échange, selon laquelle les marchandises ne se vendent plus sur le marché moderne d'après le travail socialement indispensable à leur production ou reproduction, mais selon leur prix de production, consistant dans leurs frais de confection, plus une quote-part de profit moyenne et proportionnelle pour le fabricant. »

Mais Cornélissen s'en prend tout autant à la « théorie utilitariste », qualifiée de « doctrine moderne de la science économique qui cherche dans des motifs subjectifs et psychologiques les lois des phénomènes économiques »

Les représentants de cette théorie sont tombés dans des abstractions menant nécessairement à des conclusions aussi fausses et aussi opposées à la vie réelle que les conclusions les plus abstraites de l'école de Ricardo-Marx.

Aussi bien que l'école marxiste, par exemple, ces économistes nous conduisent à un marché chimérique, chez eux acheteurs et vendeurs viennent échanger leurs marchandises d'après l'*utilité-limite* (le *Grenznutzen* de M. Böhm-Bawerk) qu'ils attribuent aux marchandises. » Propos qui infirment clairement l'idée selon laquelle Cornélissen aurait adhéré aux thèses utilitaristes (p. 10).

Plus loin, dans le chapitre « Valeur objective, considérations générales », Cornélissen écrit que « Nulle part dans l'œuvre de Marx on ne rencontre une analyse consciencieuse de la valeur d'usage et des principes par lesquels elle se détermine » — Cornélissen se réfère ici au *Capital*, tome III, 2^e partie, chap. xxxvii.

« En définitive, conclut-il son propos, la moderne théorie de la valeur-de-travail a omis entièrement de donner la moindre preuve de son hypothèse fondamentale d'après laquelle le travail humain seul est créateur de la valeur d'échange ; — Marx n'a pas cherché à la justifier ; Rodbertus l'a essayé ; mais cette tentative doit être considérée comme ayant échoué. »

* * * * *

Revenons à l'école hollandaise. Rudolf Kuyper fit une carrière académique aux Pays-Bas tandis que Cornélissen se fit connaître en France, où ses idées politiques anarchistes et son économie furent accueillies avec enthousiasme. Son premier livre fut publié en français, mais une édition néerlandaise parut simultanément, qui fut complètement ignorée, et les travaux ultérieurs de Cornélissen ne furent pas traduits en néerlandais. En somme il ne fut pas prophète en son pays.

Le déclin du marxisme néerlandais dans l'entre-deux-guerres s'explique par le double effet du retrait des principaux théoriciens du marxisme universitaire néerlandais et la persévérance de ceux qui se sont concentrés sur la critique du marxisme « orthodoxe ». La conception de Cornélissen était confrontée à deux traditions, toutes deux analysant la valeur d'un certain point de vue et toutes deux incapables de traiter de la valeur d'échange. Ces traditions s'appuyaient sur deux principes : la satisfaction des besoins humains et la production pour l'échange.

« Les deux principes que nous visons sont la satisfaction des besoins humains et la production pour l'échange. Les économistes qui envisagent de préférence la valeur des richesses humaines du premier point de vue, se basent, dans leurs théories, sur la consommation ; les autres, sur la production des richesses. » (p.33)

Cornélissen précise alors que « la science économique a comme tâche l'analyse de cette valeur au double point de vue des besoins humains et de la

production pour le marché moderne » (p. 37). Il analyse ensuite la valeur d'usage, la valeur de production et la valeur d'échange.

Selon Cornéliissen, la valeur d'usage personnelle en tant que concept quantitatif de pré-commercialisation est théoriquement indéterminable. Qualitativement, il la définit comme « la signification qu'un bien peut avoir pour le consommateur d'après ses besoins et ses désirs individuels et l'aptitude que possède le bien en question à les satisfaire. » (Cornéliissen, 1903, p. 49.)

En tant que telle, la valeur d'usage personnelle varie en fonction des caractéristiques physiques, intellectuelles et morales des individus ; quantitativement, ces déterminants varient à l'infini. Cela vaut pour les différents individus ainsi que pour l'évaluation d'un certain produit par l'individu.

Nous ne pouvons être d'accord, dit Cornéliissen, avec ces économistes qui construisent « des schèmes fixes et des formules minutieuses pour les évaluations personnelles sur lesquelles se base la valeur d'usage des richesses. Ces schèmes et ces formules ne peuvent pas donner une expression quelque peu juste du jeu compliqué de la nature dans un domaine aussi imprécis que celui des évaluations personnelles des valeurs d'usage » (p. 50)

Cornéliissen critique les « naïves démonstrations mathématiques » de Jevons car rien ne prouve, dit-il, « que, si l'utilité des biens augmente ou diminue avec la diminution ou l'augmentation de leurs quantités, elle se conforme aux schèmes que Jevons nous met sous les yeux dans sa théorie rectangulaire. Encore moins aurons-nous le droit d'accepter les conséquences que l'on déduit de pareils schèmes arbitrairement construits. » (p. 55).

Il soutient que dans le capitalisme, la valeur d'échange (prix du marché) des marchandises influence de manière décisive la valeur d'usage, elle devient le niveau naturel vers lequel se tournent les estimations économiques personnelles des marchandises : « la valeur d'échange et le prix du marché — ou bien la valeur de production individuelle pour le producteur lui-même — forment le niveau commun vers lequel tendent, dans la vie sociale moderne, les évaluations économiques et personnelles des consommateurs. » (Cornéliissen, 1903, p. 79).

Le prix du marché devient la valeur de remplacement des produits de base, la valeur de remplacement la valeur individuelle des produits de base.

En raison de la dépendance de la valeur d'usage personnel (que Cornéliissen distingue de la valeur d'usage social) par rapport au prix du marché, la question se pose de savoir comment se détermine le prix du marché (valeur d'échange). Celui-ci est déterminé par l'interaction entre la valeur d'usage et la valeur de production. Cornéliissen fait une analyse historique de la valeur de production : il distingue les époques par leurs

caractéristiques particulières de production et de marché et développe pour chacune différentes théories de la valeur de production. Il part du principe que la question de la valeur ne s'analyse pas de la même façon selon les périodes historiques.

Il commence par une analyse de la valeur de la production au Moyen Âge. La théorie de la valeur du travail en tant que théorie générale de l'échange de marchandises présuppose selon lui une forme de civilisation dans laquelle la relation entre le travail et le produit du travail a été suffisamment établie pour servir de principe régissant les transactions, et dans laquelle la division du travail s'est développée au point que la production pour l'échange est devenue la forme générale, ou du moins la principale, de production.

« La théorie de la valeur-de-travail, comme théorie générale de l'échange, nous renvoie à une époque de civilisation où les rapports entre le travail et son produit ont obtenu déjà une forme fixe lui permettant de servir de base aux échanges et où ensuite, la division du travail est assez développée pour que la production en vue du marché puisse être considérée comme la forme universelle ou, du moins, prédominante de la production. De l'autre côté il est nécessaire que le coût de production se présente généralement comme simple coût de travail et pas encore comme dépense de capital.¹⁹⁴

« La théorie de la valeur-de-travail, comme théorie générale de l'échange, est ainsi bornée à une période où les transactions simples et constantes s'exécutent dans des rapports de production stationnaires qui reposent sur le travail de l'artisan. Dans cette période appelée historiquement pour l'Europe le Moyen Age, le producteur pouvait baser immédiatement la valeur de ses produits et son propre revenu sur le travail et la peine dépensés. » (p. 194-195)

Pourtant, la valeur du travail et le prix du marché n'étaient pas identiques au Moyen Age : Cornéliissen signale toutes sortes de réglementations corporatives et municipales contraignantes, révélées par « les documents historiques des corporations et par les réglementations des échevins du Moyen Age » (p. 221) A cette époque, la valeur-de-travail était valeur-de-travail individuelle partout où il n'y avait pas de concurrence entre les producteurs d'une même espèce de produits. Mais les prix se fondaient déjà sur une valeur-de-travail plus générale, « correspondant plus ou moins à la productivité sociale du travail et posant des limites déterminées aux prétentions personnelles des producteurs particuliers. » (p. 203)

Il commençait déjà à se former une valeur-de-travail sociale pour certaines catégories spéciales d'articles, « valeur basée sur la *productivité*

sociale du travail dans le métier particulier et que l'on commençait naturellement à considérer comme la valeur-de-travail "normale" de l'article en question. » (p. 202)

A partir de là, Cornélissen va développer le concept de valeur-travail sociale.

La productivité du travail est déterminée par l'intensité du travail, les « forces productives techniques », la durée du travail (en unités de temps) et, dans certains cas, la valeur d'usage du travail (comme dans le cas d'un artiste ou d'un érudit talentueux). Il indique clairement qu'il est impossible de calculer la productivité du travail, et donc aussi la valeur sociale du travail d'une marchandise, en tenant compte de la totalité de ses déterminants.

« Dans la vie pratique, les difficultés que présente la détermination de la quantité de travail sont résolues par la voie d'une estimation empirique et grossière des produits : on apprécie ainsi les résultats du travail, les produits, au lieu du travail lui-même, en embrassant d'un seul regard la durée et l'intensité du travail, ainsi que les conditions techniques dans lesquelles il s'est accompli. Nous avons fait observer que seuls les produits de certaines catégories de travail physique peuvent être ainsi estimés avec quelque exactitude. Ce qui rend cette estimation plus grossière et plus inexacte encore, même pour les produits d'une seule branche de métier, c'est le fait que la valeur de production des biens dépend étroitement de la masse et des qualités des instruments de travail ; l'usure de ces derniers est un élément essentiel, qui entre sans altération, comme nous le verrons encore, dans la valeur de production des biens et dont l'action ne saurait être négligée. » (Cornélissen, 1903, p. 218)

Cornélissen développe un modèle dans lequel une marchandise identique est produite par un certain nombre d'artisans utilisant des techniques de production différentes. Les valeurs-de-travail individuelles de la marchandise diffèrent en raison des différentes techniques. Il conclut :

« Dans une branche de métier ou la valeur de production se présente comme simple valeur-de-travail, la quantité de travail socialement nécessaire à la production d'un article est représentée par la quantité de travail individuellement nécessaire dans les conditions techniques les plus favorables, pourvu, seulement, que ces conditions soient accessibles à tous. » (Cornélissen, 1903, p. 219-220)

Contrairement à Marx, Cornélissen déduit la quantité de travail socialement nécessaire (valeur-de-travail sociale) du travail concret. Il

considère que le « travail humain abstrait de l'école marxiste est une notion qui n'a pas de sens réel, une entité métaphysique » (p. 223).

Cornélissen conteste la notion de “travail abstrait” de Marx :

“La théorie de la valeur exposée et élaborée par Karl Marx d'après l'école classique de Smith-Ricardo. comme la théorie de la « plus-value » qui repose sur elle, comme l'explication qu'il donne du salaire, du profit d'entreprise, de l'intérêt et de la rente foncière, etc., nous paraît, dès le premier coup d'œil, être devenue dans ses mains une théorie d'abstractions métaphysiques, clairement contredit » ; ça et là par les faits sociaux réels ; c'est si net qu'à la fin, dans le troisième volume de son Capital, Marx oppose lui-même à sa vieille théorie de la valeur-de travail une théorie de l'échange, selon laquelle les marchandises ne se vendent plus sur le marché moderne d'après le travail socialement indispensable à leur production ou reproduction, mais selon leur prix de production, consistant dans leurs frais de confection, plus une quote-part de profit moyenne et proportionnelle pour le fabricant. » (p. 9-10)

Dans un chapitre ultérieur, Cornélissen reformule son modèle de stratification pour faire face à la dévaluation de la valeur de production du stock existant de marchandises suite à l'introduction d'une nouvelle technique de production. Il introduit le concept de reproduction. Pour les marchandises « qui peuvent être augmentés indéfiniment et à volonté par l'industrie humaine », la valeur de production est estimée « d'après la quantité du travail socialement nécessaire au moment où le produit apparaît au marché, c'est-à-dire au moment où sa valeur de production va se réaliser dans la valeur d'échange et le prix de marché » (p. 246).

Le capitalisme s'est développé à partir du Moyen Âge, d'abord dans le commerce, puis dans la manufacture. La différence essentielle entre la production capitaliste et la production basée sur l'artisanat est que

« pour l'entrepreneur capitaliste le coût de la production ne se réduit pas à des dépenses en travail, mais à des dépenses en capital. (...) Chaque sacrifice fait par l'entrepreneur capitaliste pour fabriquer une marchandise quelconque, s'exprime pour lui en une dépense d'argent et c'est la somme de toutes ses dépenses qui compose pour lui le prix de revient de son article ; ce sont ces dépenses que nous désignerons dans la suite par le terme de frais de production. (p.263)

Les coûts de production comprennent le capital fixe et le capital circulant²² ; l'homme d'affaires vise à réaliser un bénéfice en échange.

« Sous le régime capitaliste, nous avons vu la valeur de production des richesses s'exprimer sous la formule : *frais de production (au sens général, y compris les frais de circulation) + profit*, les premiers se développant en *frais de production sociaux*, le dernier en *profit moyen tendanciel*. » (Cornélissen, 1903, p. 307)

Dans le processus historique, les rapports capitalistes de production et de distribution ont d'abord exprimé une tendance à l'égalisation des prix, puis une tendance à l'égalisation des profits. Combinée avec son modèle de stratification (en termes de prix de revient), la première tendance explique les différences de taux de profit entre et au sein des secteurs du commerce et de la production. La concurrence croissante des capitaux et la mobilité des capitaux entraînent une tendance à l'égalisation du taux de profit.

De ce fait, la valeur sociale de la production émerge, définie comme coûts sociaux de production et de circulation plus le taux moyen de profit au sein du secteur de production.

Comme on peut s'y attendre, Cornélissen s'en prend vivement à Marx à ce stade. Les coûts de production ne sont, selon Cornélissen, pas une déviation de la loi de la valeur, mais une transformation historique de celle-ci.

“Mais nous avons vu qu'en réalité la cause du phénomène constaté s'explique par le fait que la valeur de production des richesses a parcouru elle-même, dans le courant des siècles, une évolution historique. La valeur de production qui, pour la très grande partie des richesses, constitue chez les peuples modernes un élément essentiel et souvent prédominant pour la création de la valeur d'échange, a complètement changé de nature pendant les siècles écoulés. Cela doit d'autant moins nous étonner que nous savons combien la notion de la « valeur » des richesses peut changer de siècle en siècle avec la structure économique de la société et avec le développement de ses forces productives.. » (Cornélissen, 1903, p. 308)

Cornélissen ajoute :

“On a pu parler encore rationnellement d'une déviation des prix de marché hors du niveau de la valeur-de-travail, aussi longtemps que ce niveau a été sensible en réalité, c'est-à-dire dans la première période d'épanouissement de la production capitaliste. Par rapport à cette période, on pourrait prétendre que la vieille loi de la valeur de production est seulement « ébréchée », Mais ce qui, dans la première phase du capitalisme, était encore une exception à la règle générale de la vie économique des peuples est devenu peu à peu, par le développement de la vie sociale sous le régime

capitaliste, la règle générale. » (Cornélissen, 1903, p. 309)

« Ayant quitté la sphère de la production, les richesses sont aptes à représenter et de la *valeur de production* et de la valeur d'usage. Ces deux formes, cependant, restent à réaliser et c'est cette réalisation qui s'accomplit dans l'échange, — phase intermédiaire entre la production et la consommation. C'est dans cette phase intermédiaire que les richesses se présentent à nous comme des marchandises. » (Cornélissen, 1903, pp. 312)

Le producteur et le consommateur deviennent vendeur et acheteur sur le marché capitaliste. Ils échangent des marchandises et de l'argent. Dans ce processus, la valeur d'échange et le prix émergent. Les conditions d'existence d'un marché sont la concurrence et des acteurs économiques, et Cornélissen entend par marché de marchandises « Le lieu où producteur et consommateur — ou bien leurs représentants — se rencontrent et où se font leurs transactions », « toute rencontre dans laquelle les marchandises passent des mains du vendeur dans celles de l'acheteur. » (p.313).

Cornélissen conteste la définition que donne Stanley Jevons du marché. Pour ce dernier, un marché implique deux conditions : a) Il faut que la concurrence soit parfaitement libre ; b) il ne faut pas qu'il y ait de collusions. Cornélissen fait remarquer que si on devait considérer ces conditions remplies, « nous serions, enclins à nous demander sérieusement, si, dans notre temps de coalitions et de monopoles, de “collusions » de toutes sortes entre grands fabricants et commerçants, nous pourrions, encore rencontrer quelque part de véritables marchés » . L'économiste, ajoute-t-il, a pur tâche de prendre le marché tel qu'il est, « quitte à rechercher par une analyse spéciale quelle influence les coalitions et complots de toute espèce exercent sur les prix de ce marché. » (p. 314.)

La valeur d'échange des marchandises et le prix ne sont pas identiques. « La valeur d'échange des marchandises est leur rapport entre elles, relativement aux quantités dans lesquelles, au marché, elles sont considérées comme équivalentes et proportionnellement auxquelles elles sont échangées. » (p. 315)

Le prix d'une marchandise « est la valeur d'échange de la marchandise, exprimée dans la marchandise qui fonctionne comme le prix général de la marchandise, ou, pour le dire autrement, sa valeur d'échange exprimée en argent. L'argent lui-même ne peut bien sûr pas avoir de prix » (1903, p. 317). Selon Cornélissen, les deux concepts « ne se recouvrent pas, mais plutôt [...] se complètent ». (p. 318)

La valeur d'échange d'une marchandise exprime sa capacité à commander une certaine quantité de marchandises (y compris la monnaie : or ou argent) sur le marché, le prix est cette quantité (y compris l'or et l'argent) elle-même :

« Son aptitude à équivaloir, au marché, à une quantité déterminée d'autres marchandises (au nombre des quelles la monnaie, or ou argent) ; son prix, au contraire, est précisément cette quantité équivalente d'autres marchandises (et en particulier de monnaie, or ou argent). Les lois, pourtant, qui régissent la valeur d'échange et le prix, agissent parallèlement et coïncident même en général » . (Cornélissen, 1903, p.318-319)

Dans la formation de la valeur d'échange et du prix, il y a un rapport inégal entre la valeur de production et la valeur d'usage. La valeur de production est le pouvoir le plus fort dans la plupart des cas, car les producteurs arrêtent la production si le prix du marché tombe en dessous des coûts de production, tandis que les consommateurs doivent acheter des produits de base pour rester en vie, ou en d'autres termes modernes, l'élasticité de la demande par rapport au prix est faible.

Un aspect particulièrement intéressant de la *Théorie de la Valeur* réside dans ses développements sur le monopole, entier ou partiel, défini comme « une combinaison [qui] dispose d'un nombre suffisant d'établissements dans une branche d'industrie ou de commerce pour dominer d'une façon plus ou moins complète la production, le transport ou la vente d'un article quelconque, et se trouve ainsi à même de fixer plus ou moins arbitrairement les prix du marché sans avoir trop à s'occuper ni de ses rivaux dans la même industrie ni des consommateurs. »

Le capitalisme de monopole est une nouvelle étape du développement historique, avec des relations spécifiques de production et de marché, qui nécessite un réexamen de la théorie de la valeur. La tendance à la concentration est, du point de vue de la société, une « nécessité économique pour le développement des forces productives » ; pour l'entrepreneur capitaliste en tant qu'individu, elle apparaît comme « la nécessité d'organiser plus logiquement la production et surtout, de supprimer la concurrence souvent désastreuse que lui font ses rivaux » . (p. 408).

La formation de monopoles aux Etats-Unis s'explique par le fait le développement de l'industrie s'était accompagné par une période de hauts dividendes, suivie par une dépression due à la concurrence acharnée que se faisaient les entreprises. C'est pour mettre fin à cette lutte ruineuse que les entrepreneurs ont formé des ententes : « Voilà ce qui, historiquement et économiquement, explique l'origine et le prompt développement des combinaisons modernes dans l'industrie et dans le commerce » (p. 408). On a recours à la législation pour contrer la « tyrannie des combinaisons modernes », dit Cornélissen, mais c'est trop tard : il aurait fallu le faire dès le début : aujourd'hui, « il ne nous reste plus — en Amérique et même en Europe — qu'à constater la domination absolue que les combinaisons

industrielles et commerciales exercent sur le marché moderne » . Les grands capitalistes coalisés ont prouvé, « d'une façon décisive, qu'ils sont plus forts que les gouvernements » . Il n'y a qu'une seule puissance capable de leur tenir tête : le peuple.

Avec la concentration du capital par la fusion des entreprises, il est devenu nécessaire de prendre en considération que les entreprises industrielles et commerciales deviennent elles-mêmes des marchandises avec une valeur d'échange. Le chapitre XVIII de la *Théorie de la Valeur* est consacré à l' » influence des trusts et des monopoles sur le marché » .

Cornélissen fait la distinction entre la valeur d'échange des entreprises et la valeur d'échange des marchandises ordinaires. La valeur d'échange des premières est déterminée en bourse ; les personnes qui négocient des actions ne s'intéressent qu'à la valeur d'usage d'une entreprise, c'est-à-dire à sa capacité à produire des profits. La capacité de gain devient donc la base de la valeur d'échange des entreprises. Étant donné que la capacité de gain d'une entreprise peut différer considérablement de sa valeur d'usage, cette évolution rend la crise économique plus probable. La valeur d'échange des marchandises ordinaires change également. Les monopoles tentent de garantir leurs profits en réduisant les coûts de production ou en augmentant leurs prix. Selon Cornélissen, la valeur de production des matières premières devient moins importante ; les monopoles fixent des prix stratégiques.

« Tant que les prix des marchandises se règlent encore, sous le régime des trusts modernes, sur les frais réels de la production, le système de la combinaison apparaît comme un perfectionnement technique de la production et de la circulation, perfectionnement qui résulte de toutes les améliorations et de toutes les épargnes introduites. Il apparaît ensuite comme une réaction naturelle contre le nivellement primitif et grossier des profits par la concurrence. » (p.454-455)

(...)

« Au fur et à mesure que les prix de marché de ces produits se détachent de leur valeur de production, la loi des plus grands revenus nets que nous avons formulée commence à imposer rigoureusement son action aux capitalistes coalisés. Cette loi n'exprime autre chose, en dernier lieu, que la prédominance de la valeur d'usage. » (p. 458-459)

* * * * *

Cornélissen a tenté une approche historique, développant différentes théories de la valeur en fonction des différents cadres institutionnels et historiques, allant du Moyen Âge jusqu'au stade de la concurrence

monopolistique. Voulant rompre avec le marxisme orthodoxe de la II^e Internationale aussi bien qu'avec l'austro-marxisme sans pour autant adhérer au marginalisme, son discours, comme celui de Kuypers d'ailleurs, n'a pas été entendu aux Pays-Bas. Les marxistes néerlandais n'étaient pas du tout prêts à innover, satisfaits de leur propre marxisme : le marxisme scolaire, ou encore le « marxisme de la chaire », que Gérard Bensussan qualifie de « marxisme universitaire sans aboutissement révolutionnaire »¹⁰. Cornélissen a dû se rendre en France pour trouver un public, à une époque plutôt bouillonnante, il est vrai, d'apogée du mouvement syndicaliste révolutionnaire, auquel il adhéra.

Ce compte rendu succinct et très incomplet d'un ouvrage de 480 pages sur la théorie de la valeur ne prétend pas faire une analyse critique des thèses de Cornélissen et encore moins prendre parti entre les innombrables théories de la valeur qui se présentent sur le marché – c'est le cas de le dire – de l'analyse économique. S'il fallait attendre que l'ensemble des théoriciens qui planchent sur cette question depuis plus de cent ans se mettent d'accord entre eux pour envisager la construction d'une société émancipée, il y a peu de chances qu'une telle éventualité se réalise. C'est au contraire la construction d'une société émancipée (avec ou sans lesdits théoriciens) qui contribuera sans doute à résoudre le « problème de la valeur », et peut-être ce jour-là se rendra-t-on compte que ce n'est en fait pas un problème.

Mon intention est simplement de donner un aperçu du travail d'un auteur anarchiste inconnu aujourd'hui mais qui l'a été en France de son temps, et qui a eu à l'époque un réel impact international. Il est d'ailleurs significatif que la diffusion de l'œuvre économique monumentale de Cornélissen coïncide avec une période d'intense lutte des classes et de forte présence dans la classe ouvrière du mouvement libertaire et du syndicalisme révolutionnaire.

N'oublions pas, pour terminer, que la *Théorie de la Valeur* de Cornélissen n'est que le premier volume d'un *Traité général de science économique* qui en compte six.

¹⁰ Interview de Gérard Bensussan publiée par *Un philosophe, Revue d'idées à caractère philosophique*